



Ghana. We Shall Meet Again Denis Dailleux

**Fisheye, 10.10.2016,
par Jean-Christophe Béchet**

Octobre est le moment idéal pour inaugurer ce nouveau rendez-vous mensuel du site, dans lequel Jean-Christophe Béchet partagera ses coups de cœur pour les ouvrages tout juste sortis des presses. Ce mois-ci, mon choix s'est porté sur le livre *Ghana* de Denis Dailleux, aux éditions Le Bec en l'air. Longtemps connu pour ses images égyptiennes, Denis Dailleux s'est intéressé depuis quelques années au Ghana, et plus particulièrement au port de James Town. On parle rarement du Ghana en France: ce pays anglophone ne fait pas partie de l'histoire française, et rares sont les photographes à s'être plongé dans sa réalité quotidienne. On connaît les images en couleurs, récentes et spectaculaires du Sud-Africain Pieter Hugo, mais les bibliophiles se souviennent surtout d'un livre en noir et blanc du grand Paul Strand sorti dans les années 1970 (une version française a été éditée aux éditions du Chêne en 1976, à un prix abordable). En coloriste subtile, Denis Dailleux s'inscrit clairement dans la lignée de Strand, à la fois reporter et portraitiste. Il est de ceux qui prennent le temps de peaufiner un cadrage limpide, d'attendre une lumière douce des teintes. Les visages succèdent aux scènes de vie dans une approche à la fois documentaire et poétique. Rien de démonstratif ni de spectaculaire, mais une volonté de traduire un temps étiré et mélancolique où la gestuelle des corps prend vite le dessus. C'est là, dans cette façon délicate de mettre la peau au premier plan, jouant de sa belle couleur sombre, que Dailleux marque sa différence et trouve son espace visuel. Le livre, joliment fabriqué

et bien imprimé, restitue parfaitement l'esprit littéraire de cette série réalisée au 6x6 argentique avec du film Fuji 400 ISO. Le rythme de la maquette glisse sans à-coup et le choix de la reliure dite « suisse » (le bloc de feuille est désolidarisé de la couverture cartonnée) facilite la lisibilité des doubles-pages. Un court (trop court ?) texte de l'auteur clôt le livre et nous apporte quelques éléments factuels. On se replonge alors avec plaisir dans une nouvelle déambulation visuelle, juste pour vérifier que l'on ne s'est pas fait avoir, que l'on n'a pas juste été séduit par la belle habileté de l'auteur. Non, les images tiennent pour elles-mêmes, à la fois seules et dans la continuité de la narration. Certaines s'incrustent même dans notre mémoire et se superposent à celles de Paul Strand. Que demander de plus ?

**Télérama, Sortir Paris, octobre 2016
Denis Dailleux : Ghana**

La tendresse et la bienveillance de Denis Dailleux face à ses modèles est perceptible dans ses portraits aux couleurs sans heurt et aux cadrages parfaits. Parfois, le champ s'élargit pour laisser entrevoir le pays. Ici, le Ghana, le nouveau territoire qui inspire aujourd'hui, après l'Égypte, le photographe français. On y découvre le petit port de Jamestown voué à disparaître pour laisser place à un projet immobilier, les images de rituels animistes... C'est poétique et délicat.

**Libération, 28.11.2016,
par Dominique Poret, portfolio,
Denis Dailleux : Ghana**

Après avoir photographié les habitants du Caire durant quinze ans, Denis Dailleux a décidé d'explorer un tout autre territoire d'Afrique, le Ghana, où il se

rend régulièrement depuis 2009. Pour *Libération*, il commente une dizaine de clichés, de cette nouvelle série dans le port de James Town, ancien quartier d'Accra, la capitale.

**France culture, Paso doble,
par Tewfik Hakem, 8.11.2016**

Nous partageons ce matin les voyages de Denis Dailleux, photographe, au Ghana, à la rencontre de visages, de corps, d'odeurs et de sensations qui se cristallisent dans des photographies en argentiques exposées à la galerie Camera Obscura, à Paris, du 28 octobre au 26 novembre 2016.



**Télérama n°3490,
Sélection cadeaux 2016**

Le Ghana est, pour Denis Dailleux, ce que fut la Sainte-Victoire pour Cézanne: un sujet sur lequel il revient depuis des années pour affiner la clarté dépouillée de ses portraits de pêcheurs.

Jeune Afrique, septembre 2016,

par Nicolas Michel

Brumes balnéaires

Comme souvent avec les éditions Le Bec en l'air, l'objet est beau: un livre à la couverture tissée, des tirages de qualité sur papier mat et une unité de ton travaillée. Ghana rassemble 55 photos de Denis Dailleux dans le petit port de Jamestown, faubourg populaire d'Accra. Originaire d'Angers et ayant longtemps vécu au Caire, en Égypte, l'artiste dispose d'un sens bien particulier de la lumière des bords de mer. C'est ce qui donne à ses travaux, à bonne distance de toute dimension spectaculaire, le charme nostalgique d'un dimanche sans soleil.

Polka, septembre 2016

La force d'un faubourg du port d'Accra attire régulièrement le photographe depuis 2009. L'harmonie si parfaite entre les hommes et la mer, menacée par les autorités, lui inspire de véritables tableaux.

Le blog de Fabien Ribery, octobre 2016

Le Ghana, ou la perte de l'innocence

Vous êtes connu pour votre travail sur l'Égypte. Ce livre consacré à la population de James Town, faubourg d'Accra au Ghana, est une surprise. Depuis quand vous rendez-vous dans ce pays? Y retrouvez-vous quelque chose de l'Égypte?

J'ai commencé ce travail en 2009, une expérience très différente du Caire, les gens me semblent moins sous le poids du « qu'en dira-t-on », plus libres de leurs faits et gestes. Cela se traduit aussi dans le rapport qu'ils ont avec leur corps. Les Ghanéens ne me paraissent pas éternellement coincés entre le mal et bien, et je suis toujours interloqué quand, parmi la foule, un homme atteint par une douce folie se promène nu sans que personne ne lui porte un regard biaisé. La nudité n'est pas considérée sous un angle moral et les enfants peuvent jouer et danser nus en toute innocence sur les plages.

Quelles évolutions avez-vous perçues lors de vos différents séjours?

J'ai vu les conditions de vie des pêcheurs se détériorer et, lorsque j'y suis allé en janvier 2016, l'endroit était dévasté. Seuls quelques pêcheurs résistent encore à ce qui paraît inéluctable. Les autorités ont décidé de détruire le village, prétextant qu'il est devenu un repère de voleurs et de dealers. Je sais à présent qu'elles ont laissé pourrir une situation pour reprendre la main sur un site exceptionnel. À chaque séjour au Ghana, je vais voir presque tous les jours les pêcheurs, parce que c'est le seul lieu qui m'inspire à Accra.

Avez-vous ressenti le besoin de vous informer précisément sur la situation

géopolitique, économique et culturelle du Ghana pour comprendre au mieux ce pays, ou agissez-vous à l'instinct?

Je travaille à l'instinct et avant de venir au Ghana, je ne connaissais que le beau livre de Paul Strand fait au Ghana dans les années soixante.

Comment un homme blanc muni d'un appareil photo est-il perçu dans ce pays?

Si j'aime autant les Ghanéens, c'est qu'ils n'ont aucune animosité envers le blanc que je suis. Il est facile de faire des images. Dans les transports en commun, on me laisse souvent la meilleure place, simplement pour la beauté du geste.

Votre livre est ponctué d'images de pêcheurs. Les motifs de la mer et du fleuve sont-ils nouveaux pour vous?

J'ai toujours été fasciné par la mer qui m'attire comme un aimant, et puis il était temps que je sorte de l'univers confiné de mes photos égyptiennes. J'avais envie que l'air, la lumière et la sensualité envahissent mes images.

Comment échapper à la tentation de l'exotisme? Faut-il d'ailleurs y échapper?

Je ne me pose jamais cette question. La seule préoccupation que j'ai est de me délivrer de tous mes préjugés pour être le plus vierge possible et mieux recueillir ce qui me touche.

Les photographies africaines de Guy Le Querrec ou Hans Silvester ont-elles pu vous inspirer, ou reconnaissez-vous dans votre travail l'influence séminale d'autres photographes?

Je pense être parfois assez loin des photographes qui m'ont donné le désir de faire des images: Diane Arbus, Richard Avedon, Irving Penn, Dieter Appelt, Paul Strand. Je suis venu à la couleur par hasard parce que je ne gagnais pas ma vie avec mes images en noir et blanc.

Photographiez-vous pour explorer des lieux voués à être sans cesse revisités une fois qu'ils vous ont happé par leur singularité? Est-ce ainsi qu'il convient d'entendre le sous-titre « We shall meet again »?

Oui. Quand j'aime un lieu et les gens qui y vivent, j'y reviens inlassablement. Au Caire, je vais revoir les potiers presque tous les ans, alors que j'ai cessé de les photographier depuis au moins plus de dix années.

Vous montrez des hommes nus, très beaux, mais peu de femmes. Pourquoi?

Quand on me pose cette question, je me dis que je suis presque sûr que personne ne demandait à Helmut Newton pourquoi il ne photographiait pas les hommes...

Vous montrez une nudité d'ordre adamique, innocente. Avez-vous rencontré la destruction du Paradis perdu au Ghana?

Oui, bien-sûr, tout me semble menacé, et les églises évangéliques qui croissent au

Ghana comme dans toute l'Afrique sont la première menace de cette perte d'innocence et de liberté. Il y a aussi la menace des promoteurs immobiliers qui mettront sûrement la main sur ces beaux sites même si pour le moment le Ghana résiste à la tentation du tourisme de masse.

La picturalité de vos images est certaine.

Le traitement des images à l'ordinateur est-il une part non négligeable de votre travail? On peut parfois ressentir dans le tremblé et le choix des couleurs des effets d'esquisses à la Eugène Boudin.

Il n'y a presque aucun travail à l'ordinateur dans mes photos, et ma prochaine exposition sera faite à partir de tirages argentiques tirés sous agrandisseur. Par-contre, j'observe beaucoup la lumière avant de faire une image et pour le moment je n'arrive pas à passer au numérique, tellement j'aime le rapport qu'induit l'argentique.

Avez-vous montré votre livre aux habitants de James Town?

Mon livre vient de sortir et j'irai l'offrir au mois de décembre à mes deux très chers amis, Francis et Joseph, qui m'ont accompagné tout au long de ces sept années. Par contre, je n'offrirai pas le livre aux pêcheurs ou bien peut-être à Nyamo que j'aime beaucoup. J'ai toujours pris soin d'offrir des tirages à chaque fois que je venais visiter les gens que j'avais photographiés au préalable.

Quel est votre rapport au temps lorsque vous photographiez?

Certaines de mes images sont faites dans l'urgence, ce qui est de plus en plus rare, et les autres le sont en prenant mon temps, dans l'espoir de l'abandon de mes modèles. **Vous vivez depuis une dizaine d'années au Caire. Ce pays vous surprend/séduit-il toujours?**

J'ai quitté Le Caire depuis plus d'un an, mais j'y retourne régulièrement et j'aime toujours autant cette ville chaotique qui m'ensorcelle. Je suis triste de la situation actuelle mais s'il y a une bonne nouvelle en Égypte, c'est celle de la jeunesse courageuse qui a entrevu la liberté.

Quels sont les sujets de votre travail actuel? Quelles sont vos envies?

Une histoire entre les baobabs et les hommes du Burkina Faso.